

Ce livre est composé avec  
le caractère typographique  
**LUCIOLE** conçu spécifi-  
quement pour les personnes  
malvoyantes par le Centre  
Technique Régional pour  
la Déficience visuelle et le  
studio [typographies.fr](http://typographies.fr)

DARWYNE

Du même auteur chez À vue d'œil,  
éditions en grands caractères :

*Entre fauves*

COLIN NIEL

# DARWYNE

*roman*



© Éditions du Rouergue, 2022.

© À vue d'œil, 2023,  
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0634-6

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

*À tous les Darwyne  
Des villes et des forêts  
Aux quémandeurs d'amour  
Aux mendiants de l'attention*

*Aux enfances saccagées  
De celles qui font les monstres  
Comme une Amazonie  
Après les bulldozers*

# 1

– *Son amou-our, durera toujours...*

Darwyne n'aime rien comme les chants d'adoration dans la bouche de la mère.

– *Son amou-our, calme la frayeur...*

À bien y réfléchir, il n'aime pas grand-chose de ces matins de culte à l'église de Dieu en Christ. Il n'aime pas la sensation de la chemise synthétique et collante sur sa peau moite. Il n'aime pas la façon qu'ont les autres garçons de le regarder en croyant qu'il ne s'en rend pas compte, depuis ce banc où ils se retrouvent chaque dimanche comme si c'était un jour d'école.

– *Son amou-our, réveille en douceur...*

Il n'aime pas le diacre à la cravate, non plus, celui qui se tient près du guitariste. Avec ses gros yeux et sa moustache, il lui rappelle les fois où la mère a demandé qu'on prie pour libérer son fils des mauvais esprits qui le persécutaient. Cela fait un moment que

ce n'est plus arrivé, et Darwyne était petit à l'époque, mais il s'en souvient très bien. Il se souvient des mains qu'on apposait sur sa tête et ses épaules en disant des choses qu'il ne comprenait pas mais qui avaient rapport avec sa façon d'être. Il se souvient des bras de cet homme serrés très fort autour de son torse, pour l'empêcher de retrouver ceux de la mère qui, les yeux fermés sur ses prières, ignorait les pleurs et la main tendue vers elle. Non, vraiment, il ne l'aime pas, le diacre.

– *Son amour, guérit la douleur...*

Mais entendre la mère chanter son amour pour Dieu notre Sauveur et Jésus-Christ son fils, ça, Darwyne aime énormément. Il sait que ce ne sont pas des choses à dire, que jamais elle n'aimera quelqu'un comme elle aime le Seigneur, mais il lui semble que dans cet amour sans bornes qui l'habite tout entière, il y a sa part à lui.

Oui, forcément, il y a sa part d'enfant.

Debout à côté d'elle dans son pantalon noir, il détaille ses gestes, le mouvement



de ses mains dressées vers le faux plafond, le va-et-vient de sa tête au rythme de la musique. Les traits de son visage, oreilles yeux nez, cheveux tirés en un chignon impeccable. Ses bijoux et ses ongles vernis, aussi. Rien à faire, Darwyne a beau y penser, observer d'autres femmes lorsque bidon en main il patiente à la source, la mère, il la trouve magnifique. Une mère comme celle-là, c'est certain, il n'y en a qu'une seule à Bois Sec, et peut-être même dans le monde entier, il se dit parfois. Il suffit de voir comment la regardent les autres fidèles, d'ailleurs, les hommes en chemises à fleurs, les femmes dans leurs jupes grises, les enfants tout aussi apprêtés. C'est un peu comme si c'était elle qui dirigeait le culte et non la pastoresse dans son costume bleu électrique, là-bas sur l'estrade. L'adoration, personne ne la chante avec autant de ferveur qu'elle. Sa foi, il n'y en a pas un qui se risquerait à la mettre en doute.

– *Son amou-our, chasse nos erreurs...*

clame-t-elle encore en écartant les bras pour mieux s'offrir à Lui.

Des guirlandes de crépon courent sous le toit de l'église, de part et d'autre du vidéo-projecteur acheté tout récemment. Il y a des fleurs en plastique et en tissu, aussi, dans des vases posés un peu partout, et ça non plus Darwyne n'aime pas trop : avec leurs couleurs fluorescentes et la poussière qui s'accroche à leurs pétales, il trouve qu'elles ne ressemblent pas du tout à des vraies, ces fleurs-là.

La messe s'étire en matinée, aux chants d'adoration succèdent chants d'espérances, confessions, lectures bibliques que les fidèles suivent sur les Smartphones. Cent fois le Seigneur est loué, on le supplie de veiller sur les sinistrés de l'incendie qui la semaine dernière a ravagé vingt maisons dans un quartier tout proche, Dieu merci sans faire de victime. Darwyne se tortille sur son banc de bois, pense à sa sculpture en cours qui l'attend au petit carbet et qu'il espère bientôt

finir, à tous ces projets minuscules qui lui remplissent la tête et qui n'ont rien à voir avec Jésus-Christ. Mais il se garde bien de broncher : il sait que c'est important, le culte. Très important, même. Il regarde passer la caisse en plastique pour les offrandes, écoute la pastoresse dire On ne va pas décevoir Dieu, qu'il faut l'adorer jusqu'à sa mort. Il goûte aux dernières paroles d'amour sorties des lèvres de la mère. Et il se lève enfin à l'achèvement de l'office.

Quand la paroisse se répand devant la façade blanche, que s'engagent les palabres sur le bitume défoncé, rumeurs d'expulsions prochaines par les forces de l'ordre, tenues de consultations médicales gratuites par une association, Darwyne et sa mère ne s'attardent jamais. Elle n'aime pas les cancans, c'est ça l'explication. Mais Darwyne, il croit que ça a un peu à voir avec lui, avec l'allure qu'il a dans sa tenue trempée de sueur, le genre de tenue qui va très bien aux autres enfants mais à lui beaucoup moins. La mère

ouvre un grand parapluie pour faire un peu d'ombre, lui prend la main. Et fait :

– Allez, viens, petit pian. On rentre.

Darwyne boitille à sa suite, trébuche dans les nids-de-poule. Il faut marcher un peu pour rejoindre Bois Sec. Il n'y a pas d'église, là-bas : si les autorités se décident un jour à raser le quartier comme elles l'ont déjà fait ailleurs, il ne faudrait pas que la maison de Dieu se voie menacée. Ils cheminent donc tel un couple mal assorti, elle haute et fière, lui bancal et voûté, le long de la route brûlée par le soleil équatorial. Ils dépassent l'atelier de mécanique, voitures au ventre ouvert étalées jusque sur le macadam. Les boîtes à lettres aux portes cabossées, fichées sur leurs piquets. Un pylône se dresse à l'entrée d'une ruelle, fléchi sous le poids des plantes grimpantes autant que des fils électriques reliés au réseau en un chaos indéchiffrable : ils piquent à droite pour s'enfoncer dans le quartier. Darwyne ignore les regards posés sur lui comme sur une bizarrerie, se glisse

avec la mère dans les boyaux de Bois Sec. Mère et fils longent tôle, bois de récupération, grillage, bâches en lambeaux : les murs bricolés des *petits carbets*, ainsi qu'on nomme ici ce qu'on peut difficilement appeler maison. Ils traversent la cité de part en part, et se hissent sur les hauteurs de la colline pour gagner leur chez-eux.

Ç'aurait pu être un dimanche comme un autre.

Depuis une heure déjà, Darwyne est penché sur sa sculpture. Juché sur une souche renversée, à mi-chemin entre la lisière forestière et la baraque, il tient le futur sifflet entre ses doigts comme un artiste sa pièce maîtresse. Ça commence à prendre tournure, trois jours qu'il est dessus. Il pince les lèvres, fronce les sourcils. Son outil, c'est le couteau de cuisine de la mère, celui qu'elle utilise tous les soirs et pas que pour faire à manger. Il est grand comme son avant-bras, mais Darwyne s'en sert avec un soin d'orfèvre, use de la lame

pour entailler l'objet, de la pointe pour perforer. Os animal ou morceau de bois, nul ne sait d'où il a rapporté ce débris, lui que la mère surprend parfois en train de fouiller dans la ravine où tout le monde jette n'importe quoi. Il époussette, souffle dans l'orifice, goûte au son ainsi produit : Non, ce n'est pas encore ça. Il relève la tête, échappe un de ces sifflements dont il a le secret, court et aigu entre ses lèvres. Histoire d'attirer l'attention de la mère affairée dans sa bassine. Il la fixe un instant, pense Tu as vu ? Regarde ce que j'ai fait là.

Mais la mère ne bouge pas, les yeux rivés à sa lessive, l'air de laver sa propre vie. Les mains plongées dans l'eau mousseuse, elle noue et dénoue sans cesse pour essorer la crasse de leur quotidien. Alors Darwyne grimace, et se remet à l'ouvrage. Il pense, Tu le sais bien, petit pian, quand la mère est occupée, il ne faut pas la déranger. Surtout pour lui montrer un de ces trucs qu'elle n'aime pas te voir bricoler. Il façonne encore, entre-

prend d'élargir le trou, de limer les angles. Se répète en mantra, Oui, c'est parce qu'elle est occupée, juste pour ça. Mais il sait qu'il y a autre chose : il en a sous la tignasse, Darwyne, tout petit pian qu'il est. Et lorsque le téléphone de la mère se met à vibrer sur le béton, qu'elle s'empresse de répondre en essuyant ses mains sur le bas de son paréo, il commence à deviner. Il observe la façon qu'elle a de parler dans l'appareil.

Et il comprend.

Il comprend que Non, ce n'est pas un dimanche comme un autre.

Un peu plus tard, tandis qu'elle étend un de ses shorts sur le fil à linge, elle lance :

– Darwyne. Va regarder le feu.

L'enfant s'attarde, elle insiste :

– Allez, petit pian. Arrête ça, maintenant.

Alors Darwyne se résout à obéir. Il pose le couteau, lame brillante sur terre noire, se redresse. Puis s'en va contourner le petit carbet. Il longe le mur rafistolé par plusieurs hommes, chacun défaisant puis refaisant le